

Colloque

Sortilège, outrage et rire
La satire [al-hiġā'] dans la littérature arabe à travers les âges

22 & 23 octobre 2018
MMSH, salle Duby, Aix-en-Provence

Résumés des communications



Crédits photo : *Two philosophers debating, miniature from The best rulings and the most precious sayings of Al-Moubachir, Arabic manuscript, 13th Century. / De Agostini Picture Library / G. Dagli Orti Bridgeman Images.*

1. Brigitte Foulon (Sorbonne Nouvelle / CEAO)

« Variations autour du *hiġā'* en al-Andalus : analyse d'*al-Risāla l-hazliyya* d'Ibn Zaydūn ».

Al-Risāla l-hazliyya (l'Épître drolatique) constitue l'une des compositions en prose les plus célèbres d'Ibn Zaydūn (m. 463 / 1070), avec son pendant, *al-Risāla l-ġiddiyya*. Cette épître fut composée alors que les relations avec son amante, Wallāda, s'étaient assombries, du fait notamment des vers dans lesquels le poète vilipendait la légèreté de mœurs de la princesse omeyyade. Je me propose d'analyser cette épître, qui fustige l'un de ses plus sérieux rivaux en amour, Ibn 'Abdūs. Il s'agira de montrer les spécificités de cette charge violente contre son adversaire, de voir dans quelle mesure ce texte se situe dans le prolongement de la tradition du *hiġā'* arabe et de s'interroger sur la nature du *hazl* qui lui a donné son nom.

2. Salah Yaiche (Université Jean Moulin Lyon 3)

« La satire de deux potentats par un homme de lettres du X^{ème} siècle ».

Al-Tawhīdī, homme de lettres et philosophe du IV^e/X^e siècle à l'époque des Buwayhides. Il prétend qu'il a été persécuté par le vizir Abū l-Faṭḥ b. al-'Amīd à Rayy (m. 366/976). Un an après la mort d'Ibn al-'Amīd, il fut employé comme secrétaire par un autre vizir : Ibn 'Abbād. Cela ne lui réussit pas davantage et il finit par être révoqué. Il se vengea de ces deux derniers vizirs par un monumental ouvrage renfermant une critique amère. Il s'agit du *Kitāb Akhlaq al-Wazīrayn* (La satire des deux vizirs).

L'œuvre respire une colère véhémente et le désir de se venger des deux vizirs. C'est cet aspect qui nous pousse à inscrire cet ouvrage dans le genre littéraire : la satire. Ce genre, comme l'éloge, a joué un rôle important dans la problématique du rapport entre l'homme du pouvoir et l'homme de lettres. Il est à signaler qu'historiquement ce rapport est totalement flou. Les deux opéraient par « pragmatisme ». L'homme de lettres est prêt à dire des mensonges s'il est bien payé. Et, il est aussi prêt à calomnier et à dire des mensonges s'il est mal payé. Cette relation s'assimile à une sorte d'organisation qui optimise dans un monde incertain la relation entre l'homme de la plume et l'homme de l'épée. Le prince a souvent peur de la langue de l'homme de lettres et ce dernier a peur qu'on la lui coupe.

Dans notre intervention nous montrerons que, derrière les reproches et les anecdotes relatés par l'auteur, il existait une guerre de position entre le monde du pouvoir et le monde du savoir et ce, sur le plan historique et social comme sur le plan littéraire. Autrement dit, l'œuvre de Tawhīdī possède, nous semble-t-il, un dehors historique, et un dedans littéraire dominé par la satire en prose.

3. Hachem Foda (Inalco – Cermom)

« La femme dans la marmite »

La marmite (*qidr*) est une des pièces maîtresses des poèmes d'éloge (*fah̄r* ou *madīh*) et de satire (*hiġā'*), traitant du thème de l'hospitalité (*diyāfa*). Partant du vers satirique attribué à Ziyād al-A'ġam :

*Wa tak'amu kalba l-ḥayyi min ḥiṣyati l-qirā
wa qidruka ka-l-'adrā'i min dūnihā sitrū*

*Tu musèles le chien de la tribu par crainte de l'hospitalité
et ta marmite est telle la vierge cachée derrière un voile !*

Nous interrogerons la comparaison du second hémistiche, qui constitue un des *ma'nā* les plus récurrents, dans ce type de poésie : « la marmite de l'avare est une vierge voilée ». A l'inverse, la « bonne marmite » reçoit tous les prédicats de la « mauvaise femme », de la femme de mœurs légères. Nous nous demanderons ce que peut bien être la marmite pour se présenter comme une femme, ou plus exactement comme une contre-femme, le contraire de ce que la femme doit être (voilée, recluse, interdite, hors d'atteinte).

Prenant au sérieux la rhétorique et la métaphorique de cette poésie, nous tenterons de montrer que dès lors que, dans la poésie laudative, l'hôte (généreux) donne la marmite pour (garder) la femme, il était inévitable que, dans la poésie satirique, le visiteur (malveillant) prenne la femme pour une marmite ou soit tenté de retrouver la vierge qui lui est soustraite dans la marmite qui lui est offerte.

4. Monica Balda (Université Grenoble Alpes)

« La satire dans les pièces pour le théâtre d'ombre d'Ibn Dāniyāl : entre parodie et critique sociale »

Les chercheurs qui se sont intéressés aux trois pièces pour le théâtre d'ombres écrites par Ibn Dāniyāl (m. 710/1311) ont tous souligné le caractère unique de sa satire. Cyrus Ali Zargar montre que l'auteur, dont le discours oscille entre moralité et anti-moralité, dénonce en réalité la relation ambiguë que le pouvoir mamelouk entretient avec la morale. Selon Francesca Corrao, cet ophtalmologue du Caire suscite le rire en renversant à la fois les données du réel, les canons narratifs et les valeurs morales partagées. Li Guo émet enfin l'hypothèse qu'il faille lire la satire sociale d'Ibn Dāniyāl comme l'expression de sa nostalgie d'un passé révolu.

En prenant en compte toutes ces approches, ma communication s'efforcera de donner un bref aperçu du rôle joué par l'élément satirique dans l'œuvre théâtrale d'Ibn Dāniyāl.

5. Claude Audebert (Aix-Marseille Université/IREMAM)

Dans une *naqiḍa*, Ğarīr insulte al-Farazdaq en le traitant de fils de forgeron. Ce thème se répète tout au long de nombre de satires. Ceci m'a amenée à m'interroger sur le statut du forgeron en Arabie du Nord à l'époque. Les études et les renseignements sur la question sont rares. Mais les poèmes foisonnent de notations qu'il s'agit d'élucider.

A ce thème s'allient toutes sortes d'insultes, notamment sur le comportement sexuel des femmes, les particularités ethniques, ainsi que l'usage du bestiaire pour flétrir l'honneur de l'adversaire, en somme, éléments qui sont toujours d'actualité....

6. Loïc Bertrand (Inalco – Cermom)

« Une sentence aveugle : satire et sagesse dans le *Livre des chansons* »

Si la dispute pour la gloire (*munāfara*) entre ‘Āmir b. al-Ṭufayl et ‘Alqama b. ‘Ulāṭa, telle que la rapporte al-Iṣfahānī (m.965) dans son *Livre des chansons*, s'achève par le refus du juge de rendre un jugement, elle est pourtant tranchée par un poème d'al-A‘šā faisant la satire (*hiġā'*) du second en le déclarant inférieur au premier. Ce poème, mis en chanson, est précisément celui qui introduit l'épisode de cette *munāfara* où le *hiġā'* ne paraît pourtant pas jouer de rôle avant l'algarade d'al-A‘šā ; pourquoi donc faire de cette satire, dont la récitation est interdite par le Prophète lui-même, le frontispice de cette dispute ? Que doit être la satire pour juger en l'absence de jugement, c'est-à-dire distinguer dans l'indistinguable ? A partir de l'analyse de cet épisode, qui confronte l'impatience du poète à la réserve du juge – opposant par-là deux types de jugement et deux types de sentence –, que nous mettrons en rapport avec différents *aḥbār* où un juge est appelé à trancher un *tafdīl* ou juger d'un *hiġā'*, nous montrerons en quoi le *hiġā'* peut se déterminer comme sentence aveugle, sentence qui, s'énonçant comme défaut de la sentence d'un juge, juge sans discernement – ce qui nous conduira à interroger les rapports entre *hiġā'* et *ḥikma* dans le *Livre des chansons*.

7. Mohamed Benmansour (ENS Lyon)

« Du *hiġā'* à la *fitna* »

« Que Dieu nous protège de la sédition du discours¹ », cette imploration d'al-Ġāḥiẓ au début de *Kitāb al-Bayān wa l-tabyīn* sonne comme un avertissement des pouvoirs séditieux de la parole poétique en général et du *hiġā'* en particulier. Si cette modalité poétique est mobilisée par le Prince comme une arme verbale dont la finalité est de discréditer ses adversaires et d'assurer la cohésion de la société, elle peut également lui échapper, menacer ainsi son règne et mettre en péril l'avenir de la cité. À travers les invectives, les joutes oratoires et les poèmes de jactance tribale, la composition poétique révèle une facette périlleuse puisqu'elle divise au lieu de rassembler, elle fragmente l'unité de la société au lieu d'être un vecteur de concorde. Qu'il s'agisse de rivalités ethniques, de revendications religieuses ou de tensions politiques, la satire est au cœur de tous les conflits qui risquent de semer la zizanie et la discorde au sein de la cité. Comment se produit ce glissement d'un discours de légitimation à une parole factieuse ?

¹. Al-Ġāḥiẓ, *al-Bayān wa l-tabyīn*, Le Caire, Maktabat al-Ḥānġī, 1998, vol. I. p. 3.

Qu'est-ce qui confère à la satire un tel pouvoir de déstabilisation ? Certes, le statut du poète et du *hiḡā'* à l'époque médiévale explique en partie les virtualités et le crédit que lui accordent les autorités politiques. Mais l'on ne peut se contenter d'une telle explication qui fait litière de la rhétorique du discours satirique, notamment sa puissance suggestive et persuasive, et des procédés caractéristiques de la parole agonistique.

Cette problématique pose également la question des rapports entre le poète et le Prince. La relation entre l'artiste et le pouvoir a été souvent mouvementée durant l'époque médiévale. Mais pour éviter toute confrontation entre ces deux entités, un périmètre verbal ou oratoire semble être instauré par les autorités régentes. Dès que cet espace est transgressé, le Prince est obligé d'intervenir pour encadrer ces pratiques verbales et juguler leur pouvoir de nuisance. Il est conscient des répercussions d'un tel discours sur son règne d'un côté et la paix civile d'un autre côté. Mais quel est le pouvoir du Prince face à la résonance de ce type de discours ?

8. Marcel Kurpershoek (New York University Abu Dhabi)

« Ḥmēdān al-Shwē'ir and al-Ḥuṭay'ah : Arabian Satire across a thousand-years span. Parallels and Differences »

Critics in Saudi Arabia have noted thematic and stylistic parallels in the satirical work of the Arabian poet al-Ḥuṭay'ah (d. ca. 676–77) and the Najdī satirical poet Ḥmēdān al-Shwē'ir (Ḥumaydān al-Shuway'ir, approximately 1680-1740). In his *Al-Ṣaḡrā' al-'arabiyyah, thaqāfatuhā wa-shi'ruhā 'abra al-'uṣūr, qirā'ah anthrūbūlūjiyyah (The Arabian Desert, its culture and poetry over the centuries, an anthropological reading)*, Dr Saad Sawayan mentions that Ḥmēdān may have followed al-Ḥuṭay'ah in his use of self-mockery. But he argues that Ḥmēdān must be seen in a different light because the general thrust of his sarcasm and invective is concerned with “weighty social and political issues” in which he champions the cause of “the downtrodden, poverty-stricken man who suffers from the despotism of rulers, the greed of traders, and the venality of judges,” whereas al-Ḥuṭay'ah's self-derision was merely a device by which “he sought to forestall other poets' vituperations against him.” While Ḥmēdān's poetry presents a coherent moral universe, unlike the work of al-Ḥuṭay'ah, there are indeed striking similarities, starting with the diminutive form of their monikers. One may note, for instance, that both poets include in their self-mockery close family members—al-Ḥuṭay'ah expresses his loathing (*baḡdā'*) for his mother, and Ḥmēdān addresses his wife in similar terms. Yet both poets are also depicted as hardworking family men and al-Ḥuṭay'ah receives praise for his concern for his daughters. Al-Ḥuṭay'ah says that he is struck by the ugliness of his face. In a number of poems Ḥmēdān pictures himself as a stooped, feeble graybeard; and in folktales about him he is described as diminutive in stature. Both men traveled to Iraq to escape the effects of drought in Najd. Perhaps most remarkably, some of their verses show the same deadpan, tongue-in-cheek quality, as in al-Ḥuṭay'ah's verse about an unwelcome guest: “He repeated his greetings and I told him, ‘Take it easy! Just greeting me once will do for you,’” and Ḥmēdān's “Keep a tight grip on your purse and you'll be everyone's darling,” or “Māni', say this prayer for my guest: ‘May a viper bite you on the way.’” Both poets have in common that their buffoonery in shorter pieces elicited the wonder of collectors and commentators—even more so than the “serious” poetry that makes up the major part of their *dīwān* (as noted by R. Blachère, *Histoire de la littérature arabe*).

In his paper Marcel Kurpershoek presents a further analysis of these parallels and similarities, based on his recent *Hmēdān al-Shwē'ir. Arabian Satire. Poetry from 18th-century Najd*, Library of Arabic Literature, New York University Press, 2017, and the *Dīwān* of al-Ḥuṭay'ah.

9. Mathias Hoorelbeke (INALCO-CERMOM)

« La censure du renonçant : de l'usage de la satire par Abū l-'Atāhiya (m. 826) selon le *Livre des chansons* »

Lors du colloque consacré à l'éloge chez les Arabes, nous avons avancé l'idée que le *madīḥ* était une parole performative, et qu'à ce titre, elle ne se réduisait pas à un simple propos élogieux. Sa réussite repose sur la réunion de « conditions de félicité », parmi lesquels on peut compter le temps, le lieu, les voies d'accès employées par le poète pour se retrouver en présence du laudataire, etc. Nous nous proposons, dans le cadre de ce colloque consacré à la satire, de poursuivre cette réflexion et de nous demander jusqu'à quel point la satire relève de la même logique. Cette interrogation pourrait sembler à première vue oiseuse : traiter publiquement quelqu'un de bâtard, par exemple, suffit à constituer une insulte. Pourtant, il existe des cas bien moins nets où ce sont bel et bien les conditions d'énonciation qui feront de vers apparemment neutres un propos satirique.

Pour illustrer cette hypothèse, nous nous appuyerons sur la notice d'Abū l-'Atāhiya dans le *Livre des chansons*. En effet, ce poète est fréquemment présenté comme le poète du *zuhd*, c'est-à-dire du renoncement et de l'ascétisme. Ce personnage mène pourtant une vie de cour aussi active que lucrative, qui implique le recours aux genres épidiectiques que sont la satire et l'éloge. Comment dès lors concilier cette image d'ascète, éloigné des préoccupations du monde, et l'usage de cet outil décrié par les dévots qu'est la satire ? Si l'on connaît un exemple de *hiġā'* particulièrement obscène composé par Abū l-'Atāhiya, la plupart de ses satires se cachent derrière le voile du *zuhd*. La poésie ascétique permet ainsi au renonçant-courtisan de faire avancer ses intérêts ou d'exprimer ses inimitiés sans avoir l'air d'y toucher. Pourtant, aucune des cibles de ces satires voilées n'est dupe du procédé. Cette communication se propose donc d'explorer les conditions de félicité de ces satires voilées, et d'en tirer quelques observations plus générales sur l'usage de la satire au début de l'époque abbasside.

10. Mohamed Saad Eddine El Yamani

« Portrait d'al-Farazdaq en saltimbanque »

La comparaison des mérites (*mufāḍala*) des poètes était fort prisée par les critiques médiévaux. Mais s'il y a des poètes pour lesquels ce thème a été le plus souvent évoqué, ce sont les trois célèbres poètes Umayyades : al-Aḥṭal, Ġarīr et al-Farazdaq. À lire les multiples notices biographiques qui leur ont été consacrées par les auteurs médiévaux, on réalise à quel point il leur était difficile de trancher quant à la supériorité de l'un d'entre eux sur les deux autres, du moins poétiquement. Or, si à quelques exceptions près, les critiques excluent al-Aḥṭal de cette joute, pour ce qui est des deux autres la décision semblait très incommode. C'est ce que résume parfaitement l'anecdote rapportée par al-Ġumaḥī :

J'ai entendu Yūnus b. Ḥabīb dire : « Je n'ai jamais été dans un cénacle où l'on a évoqué al-Farazdaq et Ġarīr et où les membres de ce cénacle étaient unanimes pour préférer l'un à l'autre. » Yūnus favorisait modérément al-Farazdaq. Al-Mufaddḍal al-Rāwiyya le favorisait démesurément.

Il est en effet facile de se rendre compte de la disparité – voire de l’opposition – des points de vue en lisant les nombreuses anecdotes rapportées sur ce sujet par al-Ġumahī, Ibn Qutayba, al-Aṣfahānī, etc.

Notre hypothèse dans ce travail est que ce débat, qui ne semble pas avoir été tranché définitivement sur le plan poétique en faveur de l’un ou de l’autre des trois poètes, l’a été sur le plan moral et religieux dans les notices biographiques qui leur ont été consacrées. Il nous est apparu en effet que c’est la production satirique des poètes qui configure leurs notices respectives ; celles-ci se conforment largement à la poésie des *naqā’iḍ*. En nous limitant au seul cas d’al-Farazdaq, nous voudrions ici reprendre les traits les plus saillants de son récit de vie – tel qu’il se donne à lire chez al-Aṣfahānī, al-Ġumahī et surtout al-Baladhurī –, afin de montrer que ces traits sont largement inspirés de sa poésie elle-même, le résultat étant un portrait du poète en hédoniste, peu porté sur la religion, fornicateur invétéré, et saltimbanque. Ce qui, par le même tenant, soulève la question souvent débattue sur le changement du statut ontologique du poète.

11. Mohamed Bakhouch (Aix-Marseille Université/IREMAM)

« Le trio umayyade à l’œuvre dans la 10^{ème} joute du recueil attribué à Abū Tammām : *Naqā’iḍ Ġarīr wa-l-Aḥṭal* »

Si l’on en croit Abū l-Faraġ al-Iṣfahānī [m. 967], Baššār b. Burd [m. 784-5 J. C.], aurait satirisé Ġarīr [m. 728-9 J.C.]. Unanimement reconnu comme l’un des maîtres du genre à son époque et habitué aux provocations des poètes avides de notoriété, celui-ci ne daigna pas lui répondre. Le jeune Baššār qui espérait une réponse qui allait lui valoir reconnaissance et gloire en fut tout dépit².

Cette anecdote révèle en creux l’un des principaux enjeux des joutes satiriques et souligne, du même coup, la place éminente du fameux trio (al-Aḥṭal, al-Farazdaq et Ġarīr) dans le champ poétique à l’époque umayyade.

La 10^{ème} joute qui clôt le recueil *Naqā’iḍ Ġarīr wa-l-Aḥṭal* attribué à Abū Tammām [m. 846 J.C.] réunit les trois poètes et oppose Ġarīr à ses deux compères. Sans être un simple condensé des invectives échangées pendant de longues années³, cette ultime joute de l’ouvrage publié par le Père Anṭūn Ṣālḥānī nous permettra de pénétrer le monde des *naqā’iḍ* qui opposèrent nos poètes et d’appréhender les différentes spécificités de ce sous genre de la satire.

² Abū l-Faraġ al-Iṣfahānī, *Kitāb al-Aġānī*, Beyrouth, Dār Ṣādir, 2008, 3^{ème} édition, vol. 3, p. 99.

³ Les historiens de la littérature estiment que les joutes entre r et al-Farazdaq ont duré plus de quarante ans et celles entre le même Ġarī et al-Aḥṭal vingt-trois ans.